

FRAGMENTS PAR ET POUR FLORENCE ARRIGHI
de
JEAN-PAUL GAVARD PERRET

ENTRE CIEL ET TERRE
Ou
LES CORPS DE PIERRE

A celle qui finalement devient poème & silence, cri & murmure. A l'Éloignée qui crée le souffle, le lieu, le lien de l'image qui tient. A celle en qui réside un savoir secret.

Formes soufflées paradoxalement humaines. Sur-vivance. Ne commettons pas l'erreur d'y chercher de fantômes. Puisque Florence Arrighi déplace les formes spectrales. Elle donne à l'espace son sens mystique, offre à l'Amour une présence particulière, une hantise. Un rêve. Matérialité et immatérialité. Flux, courants, organisations.

Nous cheminons. Ce qui n'est plus la nature morte nous interroge. Pouvoir de la hantise, de la métamorphose. Sentir. Ressentir. Laisser à l'œuvre son pouvoir, sa puissance, son mystère. Elle devient la forme intérieure de la connaissance. C'est éprouver un contact. Nous l'incandescence blanche.

Mais sentir c'est aussi éprouver la distance. L'approche commence dans le vide et se termine lorsqu'elle l'atteint à nouveau. Sentir est un mouvement qui porte entre contact et distance.

On ignore les distinctions usuelles de dehors et de dedans. Ce n'est pas affaire d'espace mais de lieu. L'être prend corps par le minéral. Dans chaque galet recueilli : un écrin à hantise, à surprise. Florence Arrighi leur octroie une propriété troublante. Pouvoir de ses lieux. De ses hantises. De ses espérances.

Les corps de pierre parlent la femme qui chemine avec le monde. Recueillement religieux pour vaincre l'infranchissable obscurité. Un éclat soudain. Il y faut le galet pour retrouver la fraîcheur et gagner l'ouvert

Le corps et les indices de matérialité de ces 23 grammes d'âme : épaisseur concentrée. Chaque sculpture est une œuvre natale. C'est le pouvoir de l'artiste : il lui revient toujours de recommencer en sautant les obstacles. Tout est intime. Cela sépare. Que tout déchirement fasse éclat. En avant de Florence Arrighi. Au plus près.

Deux corps au milieu du monde. Que ceux qui le peuvent regardent le silence sous l'ombre peinte de la lune. Les songes sont dévorants. La fusion préside à leurs charmes somnambuliques. Sur l'île le vent se répète sans borne ni meure. Il est cela sans être. Il est sans être là. Gueule ouverte. Les sculptures de l'artiste sont des heures. Elles laissent mourir la rancune. L'homme tremble à la clarté de leur empreinte. Chaque galet de vient la goutte du destin. L'étrange met son dévolu sur l'être. Toute la métaphysique est instruite par l'image. Autour parfois

brille et luit.

Les oeuvres de Florence Arrighi servent à penser la clôture, la fusion, l'ouverture. On couche dans le silence, on dort d'un autre jour. Ici est la séparation des êtres mais aussi leur union. La sculpture reste la retrouvaille des nuits ouvertes face à la nappe cendrée des choses. Nous sommes ses survivants. Elle souffle sur les errants que nous demeurons. Quelques éléments abstraits ou concrets sont isolés. Pouvoir de l'air. Hantise de l'air - ses coloris, sa poussière, sa diaphanéité. La mémoire ou l'oubli - comme on voudra.

Florence Arrighi crée pour s'éloigner des mots. Les mots mentent mais les images pas. A travers son travail nous allons à la limite où l'écriture n'existe pas. Qui sont dans les sculptures ? Qui sont ces sculptures ? Le silence y bascule. Mais il faut à un certain moment afin que les mots perdent leur *adresse*. La fusion ne s'écrit pas, elle se fait. C'est cela sculpter. L'artiste n'a pas besoin de mots. Car ils nous mettent toujours en position de faiblesse, de défaillance probable. Comment expliquer autrement pourquoi les mots sont noirs ?

Epreuve de la brûlure, fascination de la fusion. Florence Arrighi soulève le temps, réclame à l'énigme son dû. Elle fait de ses silences un opéra. Distribution polymorphe. Unité.

La destruction est reportée. L'artiste fait résistance. Elle refuse de marcher vers sa fin. De l'extrême précarité surgissent de nouvelles formes. Tout un monde renaît. Empreinte indestructible par quoi s'imprime la présence.

Rédemption pure. Douleur des résurrections. Il faut passer par la mort pour retrouver la joie. Le monde est investi, l'amour devient enfin sa Loi. C'est pourquoi il faut crier à l'artiste : « Accepte qui tu es, nourris-toi de ton atelier. Tu vas toujours trouver la voie. Nous sommes tes galets de mer et de rivières. Tes souvenirs nous roulent et nous patinent. Tu es la pierre miraculeuse. L'enfant en nous et par toi dort assis »

Des formes nouvelles s'ajoutent aux anciennes. La carte de notre pays intérieur change du tac au tac Du tonneau percé de la Danaïde il tombe dru. Où se sont cachées les autres couleurs de notre spectre ? Qu'est-ce que le Soleil peut devenir ? Les nues jonchent le ciel, nous hantent... Monts, collines, vaux, précipices fusionnent. La fleur de galets règne sur terre et nous faisons peau neuve.

Tout est là. Florence Arrighi engage une critique en acte de la sculpture. Son œuvre devient pour un lieu de dépôt et de déplacement Des galets surgissent des corps C'est la vie de l'artiste. C'est sa vie qui nourrit ses oeuvres, En restant mystérieuse, elles permettent à tout spectateur de se les approprier. Il peut projeter ses propres questions, souffrances, joies, errances.

La pierre devient atmosphérique. Elle est soufflée dans la fable du lieu et du temps. En ce sens Florence Arrighi travaille dans l'urgence de la mémoire. Elle en chasse les démons. Il y va donc bien de la « sur-vivance » Chez la créatrice l'art commence au rebours mais aussi par les choses de la vie. Cette dernière commence par une naissance, L'art peut débuter sous l'empire de la destruction. Le recours aux deuils, aux fantômes, à l'absence permet que s'élèvent des couples sublimés dans une union sensuelle et mystique. L'artiste en fait le don.

Etrangeté fascinante de l'œuvre. Le réel devient le négatif de la disparition. Par son enrobage l'artiste lui donne un ordre -sculptural. L'objet en émerge à peine. Mais s'en perçoit la profondeur. Non seulement son simple contour mais sa qualité physique, une tridimensionnalité de l'à-peine. Le galet donne un aspect doux et dur d'éternité qui passe. Tout se dissout pour que ne demeure qu'un souffle.

L'œuvre est tout en humilité par sa substance. Tout en puissance par ses métamorphoses. A la solitude des objets l'artiste donne sa propre profondeur, son propre silence. Citons un autre artiste – Parmiggiani - pour pénétrer son œuvre : « il y a plus de vie, de vérité, de sens du tragique dans un galet que dans toute la tragédie grecque ».

Passe le temps. Florence Arrighi ne marche plus dans les églises mais dans ses ateliers. Elle s'éloigne des rigueurs mystiques du Décalogue pour un autre aperçu. Dans sa sculpture elle retrouve l'expérience même des lieux désertés. L'artiste s'immobilise un instant : est-ce la matière qui donne cette couleur là ? Elle reste incapable de comprendre pourquoi ce galet noir se donne à elle comme un obstacle. Il fait passer la lumière. L'œil s'y perd. Le mystère se transforme mais demeure. Mieux : il s'approfondit. La femme qui marche dans sa tête et son ventre doit se reconstruire et construire afin de ressaisir quelque chose dont autrefois le rêve lui fit don. Cet avant lui dévoile l'évidence bouleversante de ce qu'elle invente. Tout ce qui fut donné ou bloqué est repris.

Florence Arrighi investit des lieux. Elle crée ses propres conditions de spatialité et de luminosité. Cela existe-t-il vraiment ? Comment avec nos yeux ouverts expérimenter cette puissance de la sculpture ? Comment en recueillir dans la présence effective l'absence ? Déjà Léonard de Vinci aimait s'interroger sur les corps vus dans le brouillard et le brouillard en tant que portant des corps. Comme lui la jeune artiste voit des infinis s'éloignant en chaque parcelle du monde visible.

Elle demande au ciel de lui dire sa couleur. Elle en vient à soumettre la perspective à une loi de l'effacement. Son œuvre est faite de risques violents et d'équilibres subtils. Elle ne se laisse pas envisager immédiatement. Elle prend du temps. Il faut que s'évaporent les restes de notre espace visible familier et que se déposent la compacité silencieuse et la puissance du lieu créé. Il se place au bord d'une ombre et d'une lumière. Par la matière elle prend une qualité tactile entre un pan minéral et une tache de lumière. C'est là que se tient en un sentier étroit la femme qui marche dans sa sculpture. Il nous reste à tomber dans la fable de ses lieux.